

California, imprimée à Rome, ne s'est pas servi :
 1.^o *Chronica historica de la provincia de Mechoacan, con varios mapas de la California*; 2.^o *Cartas originales del padre Juan Maria de Salvatierra*; 3.^o *Diario del capitan Juan Mateo Mangi, que acompana a los padres apostolicos Kinos y Kappus.*

XV. PROVINCE DE LA NOUVELLE-CALIFORNIE.

Population en 1803 : 15,600.

Étendue de la surface en lieues carrées : 2125.

Habitans par lieue carrée : 7.

La partie des côtes du Grand Océan, qui s'étend depuis l'isthme de la Vieille-Californie, ou depuis la baie de Todos los Santos (au sud du port de San Diego) jusqu'au cap Mendocino, porte, sur les cartes espagnoles, le nom de *Nouvelle-Californie* (Nueva California). C'est une étendue de terrain longue et étroite, sur laquelle, depuis quarante ans, le gouvernement mexicain a établi des missions et des postes militaires. Aucun village, aucune métairie ne se trouvent au nord du port de Saint-François, qui est éloigné du cap Mendocino de plus de 78 lieues. La province de la Nouvelle-Californie, dans son état actuel, n'a que 197 lieues de long sur 9 à 10 de large. La ville de Mexico se trouve en ligne droite à la même distance de Philadelphie que de Monterey, qui est le chef-lieu des missions de la Nouvelle-Californie, et

dont la latitude, à quatre minutes près, est celle de Cadix.

Nous avons cité plus haut les voyages de plusieurs religieux qui, au commencement du dernier siècle, en passant par terre de la presqu'île de la Vieille-Californie à la Sonora, ont fait à pied le tour de la mer de Cortez. Du temps de l'expédition de M. Galvez, des détachemens militaires sont venus depuis Loreto au port de San Diego. La poste aux lettres va encore aujourd'hui de ce port, le long de la côte nord-ouest, jusqu'à San Francisco. Ce dernier établissement, le plus septentrional de toutes les possessions espagnoles du nouveau continent, est presque sous le même parallèle¹ que la petite ville de Taos du Nouveau-Mexique. Il n'en est éloigné que de 30 lieues, et quoique le père Escalante, dans ses excursions apostoliques faites en 1777, se soit avancé jusque sur la rive occidentale du fleuve Zaguánas, vers les montagnes de *los Guacaros*, aucun voyageur n'est venu jusqu'ici du Nouveau-Mexique à la côte de la Nouvelle-Californie. Ce fait

¹ Voyez le premier chapitre de cet ouvrage.

doit frapper ceux qui connoissent, par l'histoire de la conquête de l'Amérique, l'esprit d'entreprise et le courage admirable dont les Espagnols furent animés au seizième siècle. Hernan Cortez débarqua la première fois sur les côtes du Mexique, à la plage de Chalchihucuecan, en 1519, et quatre ans plus tard, il fit déjà construire des vaisseaux sur les côtes de la mer du Sud, à Zacatula et à Tehuantepec. En 1537, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, parut avec deux de ses compagnons, excédé de fatigues, nu, meurtri de blessures, sur les côtes de Culiacan, qui sont opposées à la péninsule de la Californie. Il avoit débarqué avec Panfilo Narvaez, dans la Floride, et après deux ans de courses, après avoir traversé toute la Louisiane et la partie septentrionale du Mexique, il parvint au bord du Grand Océan, dans la Sonora. Cette distance, parcourue par Nuñez, est presque aussi grande que celle qu'offre la route suivie par le capitaine Lewis, depuis les rives du Mississipi jusqu'à Noutka, et à l'embouchure du fleuve Colombia¹. En considérant les

¹ Ce voyage admirable du capitaine Lewis a été entrepris sous les auspices de M. Jefferson, qui, par

voyages hardis des premiers conquérans espagnols au Mexique, au Pérou, et sur la rivière des Amazones, on est étonné de voir que depuis deux siècles cette même nation n'a pas su trouver un chemin de terre dans la Nouvelle-Espagne, depuis Taos au port de Monterey; dans la Nouvelle-Grenade, depuis Santa-Fe à Carthagène, ou depuis Quito à Panama; dans la Guayane, depuis l'Esmeralda à Saint-Thomas de l'Angostura.

A l'exemple des cartes angloises, plusieurs géographes donnent à la Nouvelle-Californie le nom de *Nouvelle-Albion*. Cette dénomination se fonde sur l'opinion peu exacte que le navigateur Drake, en 1578, a découvert le premier la côte nord-ouest de l'Amérique, comprise entre les 38° et les 48° de latitude. Le célèbre voyage de Sébastien Vicaino est sans doute de vingt-quatre ans postérieur aux découvertes de François Drake: mais Knox¹, et d'autres historiens paroissent oublier que Cabrillo avoit déjà examiné, en 1542, les côtes

ce service important rendu aux sciences, a ajouté de nouveaux motifs à la reconnaissance que lui doivent les savans de toutes les nations.

¹ *Knox's Collection of Voyages*, B. III, p. 18.

de la Nouvelle-Californie jusqu'au parallèle des 43°, terme de sa navigation, comme il résulte de la comparaison des anciennes observations de latitude avec celles faites de nos jours. D'après des données historiques certaines, la dénomination de *Nouvelle-Albion* devrait être restreinte à la partie de la côte qui s'étend depuis les 43° aux 48°, ou du *Cap Blanc de Martin de Aguilar*, à l'entrée de *Juan de Fuca*¹. D'ailleurs, depuis les missions des prêtres catholiques jusqu'à celles des prêtres grecs, c'est-à-dire, depuis le village espagnol de San Francisco, dans la Nouvelle-Californie, jusqu'aux établissemens russes sur la rivière de Cook, à la baie du prince Guillaume, et aux îles de Kodiak et d'Unalaska, il y a plus de mille lieues de côtes habitées par des hommes libres, et peuplées d'une grande quantité de loutres et de phoques: par conséquent, les discussions sur l'étendue de la Nouvelle-Albion de Drake, et sur les soi-disant droits que les peuples européens croient acquérir en plantant de

¹ Voyez les savantes recherches dans l'introduction du *Viage de las Goletas Sutil y Mexicana*, 1802, p. 34, 36, 57.

petites croix, en laissant des inscriptions attachées aux troncs des arbres, ou en enterrant des bouteilles, peuvent être considérées comme oiseuses.

Quoique tout le littoral de la Nouvelle-Californie eût été reconnu avec beaucoup de soin par le grand navigateur Sébastien Viscaïno (comme le prouvent les plans qu'il dressa lui-même en 1602), ce beau pays ne fut cependant occupé par les Espagnols que cent soixante-sept ans plus tard. La cour de Madrid craignant que d'autres puissances maritimes de l'Europe ne formassent sur la côte nord-ouest de l'Amérique des établissemens qui pourroient devenir dangereux aux anciennes colonies espagnoles, donna ordre au vice-roi chevalier de Croix, et au *visitador* Galvez de fonder des missions et des *presides* dans les ports de San Diego et de Monterey. Pour cet effet, deux paquet-bots sortirent du port de San Blas, et mouillèrent à San Diego, au mois d'avril 1765. Une autre expédition arriva par terre par la Vieille-Californie. Depuis Viscaïno, aucun Européen n'avoit débarqué sur ces côtes éloignées. Les Indiens parurent étonnés de voir des

hommes vêtus, quoiqu'ils sussent que plus à l'est vivoient des peuples dont la couleur n'étoit pas cuivrée. On trouva même entre leurs mains quelques pièces d'argent, qui sans doute leur étoient venues du Nouveau-Mexique. Les premiers colons espagnols souffrirent beaucoup par la disette de vivres et par une maladie épidémique qui fut la suite des mauvais alimens, des fatigues et du manque d'abri : presque tous tombèrent malades, et huit individus seuls restèrent sur pied. Parmi ces derniers se trouvoient deux hommes respectables, un religieux connu par ses voyages, Fray Junipero Serra, et le chef des ingénieurs, M. Costanzo, dont nous avons eu souvent occasion de parler avec éloge dans le courant de cet ouvrage. Ils étoient occupés de creuser avec leurs mains les fosses qui devoient recevoir les cadavres de leurs compagnons. L'expédition de terre ne porta que très-tard des secours à cette malheureuse colonie naissante. Les Indiens, en annonçant l'arrivée des Espagnols, se mirent sur des tonneaux, les bras en l'air, pour faire comprendre qu'ils avoient vu les blancs à cheval.

Autant le sol de la Vieille-Californie est aride et pierreux, autant celui de la nouvelle est arrosé et fertile. C'est un des pays les plus pittoresques que l'on puisse voir. Le climat y est beaucoup plus doux qu'à égale latitude sur les côtes orientales du nouveau continent. Le ciel est brumeux, mais les brouillards fréquens qui rendent difficile l'atterrage sur les côtes de Monterey et de San Francisco, donnent de la vigueur à la végétation, et fertilisent le sol, qui est couvert d'un terreau noir et spongieux. On cultive, dans les dix-huit *missions* qui existent aujourd'hui dans la Nouvelle-Californie, du froment, du maïs et des haricots (*frisoles*) en abondance. L'orge, les fèves, les lentilles et les pois chiches ou *garbanzos*, viennent très-bien dans la plus grande partie de la province, au milieu des champs. Comme les trente-six religieux de Saint-François qui gouvernent ces missions sont tous Européens, ils ont introduit avec un soin particulier, dans les jardins des Indiens, la plupart des légumes et des arbres fruitiers qui se cultivent en Espagne. Les premiers colons arrivés en 1769, trouvèrent déjà dans l'intérieur du

pays des ceps de vigne sauvage, qui donnoient des grappes de raisin assez grandes, mais très-aigres. C'étoit peut-être une de ces espèces nombreuses de *vitis* propres au Canada, à la Louisiane et à la Nouvelle-Biscaye, et que les botanistes ne connoissent encore qu'imparfaitement. Les missionnaires ont introduit en Californie la vigne (*vitis vinifera*), dont les Grecs et les Romains ont répandu la culture dans toute l'Europe, et qui est certainement étrangère au nouveau continent. On fait du bon vin dans les villages de San Diego, San Juan Capistrano, San Gabriel, San Buenaventura, Santa Barbara, San Luis Obispo, Santa Clara et San Jose; par conséquent, tout le long de la côte au sud et au nord de Monterey jusqu'au delà des 37° de latitude. L'olivier d'Europe se cultive avec succès près du canal de Santa Barbara, surtout près de San Diego, où l'on fait une huile qui est aussi bonne que celle de la vallée de Mexico, ou que les huiles de l'Andalousie. Les vents très-froids qui soufflent impétueusement du nord et du nord-ouest, empêchent quelquefois les fruits de mûrir le long de la côte; aussi le petit village de Santa Clara,

situé à neuf lieues de distance de Santa-Cruz, et abrité par une chaîne de montagnes, a des vergers mieux plantés, et des récoltes de fruits plus abondantes que le *preside* de Monterey. Dans ce dernier endroit les religieux montrent aux voyageurs avec satisfaction plusieurs végétaux utiles, venus des graines que M. Thouin avoit confiées au malheureux Lapérouse.

De toutes les missions de la Nouvelle-Espagne, celles de la côte du nord-ouest offrent les progrès de civilisation les plus rapides et les plus marquans. Le public ayant lu avec intérêt les détails que Lapérouse, Vancouver, et récemment encore deux navigateurs espagnols, MM. de Galiano et Valdès¹, ont publiés sur l'état de ces régions lointaines, j'ai tâché de me procurer, pendant mon séjour à Mexico, les tableaux statistiques formés en 1802 sur les lieux mêmes (à San Carlos de Monterey), par le président actuel des missions de la Nouvelle-Californie, le père Firmin Lasuen². Il résulte de la comparaison que j'ai faite des

¹ *Viage de la Sutil*, p. 167.

² Voyez l'extrait que j'ai donné de ces tableaux, dans la note D, à la fin de cet ouvrage.

pièces officielles conservées dans les archives de l'archevêché de Mexico, qu'en 1776 il n'y avoit que huit, et en 1790, onze villages; tandis que leur nombre, en 1802, s'élevoit à dix-huit. La population de la Nouvelle-Californie, en ne comptant que les Indiens qui, fixés au sol, ont commencé à s'adonner à la culture des champs, étoit,

en 1790, de 7,748 âmes.
1801, de 13,668
1802, de 15,562

Le nombre des habitans a donc doublé en douze ans. Depuis la fondation de ces missions, ou depuis l'année 1769 jusqu'en 1802, il y a eu, selon les registres des paroisses, en tout, 33,717 baptêmes, 8009 mariages, et 16,984 morts. Il ne faut pas vouloir déduire de ces données la proportion qui existe entre les naissances et les décès, parce que, dans le nombre des baptêmes, les Indiens adultes (*los neofitos*) sont confondus avec les enfans.

L'évaluation des produits du sol, ou l'estimation des récoltes, fournit aussi des preuves convaincantes de l'accroissement d'industrie

et de prospérité qu'offre la Nouvelle-Californie. En 1791, d'après les tableaux publiés par M. de Galiano, les Indiens ne semèrent dans toute la province que $8\frac{3}{4}$ fanegas de froment, qui donnèrent une récolte de 15,197 fanegas. En 1802, la culture avoit doublé, car la quantité de froment semé fut de 2089 fanegas, et la récolte de 53,576 fanegas.

Le tableau suivant indique le nombre des bestiaux qui existoient en 1802.

Bœufs.....	67,782
Brebis.....	107,172
Cochons.....	1,040
Chevaux.....	2,187
Mulets.....	877

L'année 1791, on ne comptoit encore dans tous les villages indiens que 24,958 têtes de gros bétail (*ganado mayor*).

Ces progrès de l'agriculture, ces conquêtes paisibles de l'industrie sont d'autant plus intéressans que les naturels de cette côte, bien différens de ceux de Noutka et de la baie de Norfolk, n'étoient encore, il y a trente

ans, qu'un peuple nomade, vivant de la pêche et de la chasse, et ne cultivant aucune sorte de végétaux. Les Indiens de la baie de San Francisco étoient alors aussi misérables que le sont les habitans de l'île de Diemen. Ce n'est que dans le canal de Santa Barbara qu'on trouvoit, en 1769, les indigènes un peu plus avancés dans la culture. Ils construisoient de grandes maisons de forme pyramidale, et rapprochées les unes des autres. Bons et hospitaliers, ils offroient aux Espagnols des vases artistement tissés de tiges de jones. Ces paniers, dont M. Bonpland possède plusieurs dans ses collections, sont enduits en dedans d'une couche d'asphalte très-mince, ce qui les rend impénétrables à l'eau et aux liqueurs fermentées qu'ils peuvent contenir.

La partie septentrionale de la Nouvelle-Californie est habitée par les deux nations des Rumsen et Escelen¹. Elles parlent des langues entièrement différentes, et elles forment la population du *preside* et du village de Monterey. Dans la baie de San Francisco, on distingue les tribus des Matalans, Salsen

¹ *Manuscrit du P. Lasuen.* M. de Galiano les nomme Rumsien et Eslen.